La Chapelle-Pajol: « tenez votre sac et baissez les yeux »

écrit par Antiislam | 3 juin 2017

Du « Figaro »:

Par Stéphane Kovacs, Publié le 31/05/2017 à 20h17

Depuis la médiatisation de la pétition dénonçant le harcèlement de rue, lancée par des femmes résidant dans ce quartier de Paris, la présence policière a été renforcée mais les habitants redoutent que ce ne soit qu'un sursis.

D'habitude, il passe ses journées dans des boutiques de luxe. Ce soir, c'est dans le hall sombre d'un immeuble défraîchi qu'il tient la porte à une vieille dame agrippée à son cabas. Cela fait une dizaine de jours que les copropriétaires, régulièrement importunés par les dealers qui squattent le porche – et vont jusqu'à stocker leur drogue dans le hall -, s'offrent les services d'un vigile.

Depuis la médiatisation de la pétition dénonçant le harcèlement de rue, lancée par des habitantes de leur quartier, la Chapelle-Pajol, dans le XVIIIe arrondissement de Paris, la présence policière a été renforcée, et une certaine tranquillité semble être revenue aux abords du métro La Chapelle. «Mais pour combien de temps?, s'interrogent les riverains. On sait bien que l'on est en sursis.»

Deux fourgonnettes de police stationnent sur la place, une autre rue Pajol. À la sortie du métro, les vendeurs à la sauvette se font discrets. Quant à Zakaria, le vigile, il prend son service, en demandant gentiment aux dealers de s'écarter. «C'est la première fois que je fais ce boulot dans un immeuble! admet ce frêle jeune homme sous sa casquette noire. C'est aussi la première fois que je vois un immeuble squatté comme ça. Les habitants, je les plains! Moi, j'aurais déjà déménagé…»

Avec leur vigile, chaque soir, entre 17 heures et 23 heures, les copropriétaires gagnent un peu de répit et peuvent entrer et sortir sans risquer une agression. Et après 23 heures? «On bloque la porte cochère de l'intérieur, témoigne Laurence, mère de famille. On en est réduit à se barricader comme on peut. Chaque soir, un propriétaire est de garde, chargé de descendre ouvrir si un autre rentre plus tard. Car notre code d'entrée, on a eu beau le changer plein de fois, en une journée les dealers l'obtenaient.»

> *«J'en ai vraiment marre de ces petits dealers, ces bandes de pickpockets, ces musulmans qui salissent la religion. Et tu peux rien leur dire, sinon, ils te frappent avec un couteau !»*
>
> *Mohamed Oubaziz, frère du gérant de l'Hôtel du Square*

Tranquilles le soir, mais moins la nuit: «Après le départ des policiers, vers 22 heures, ça redevient la merde: les vols de portable, la vente de shit et les bagarres, déplore Mohamed Oubaziz, le frère du gérant de l'Hôtel du Square, place de la Chapelle. Moi je peux vous le dire, puisque je suis algérien: j'en ai vraiment marre de ces petits dealers, ces bandes de pickpockets, ces musulmans qui salissent la religion. Et tu peux rien leur dire, sinon, ils te frappent avec un couteau!» Le chiffre d'affaires a considérablement baissé, à tel point que le propriétaire de l'hôtel veut vendre. «On était toujours complet à cette période, raconte Mohamed Oubaziz. Mais là, on a dû fermer deux étages sur quatre, et on a beau faire des prix, la moitié des 14 chambres qui restent sont vides.»

De l'autre côté du métro aérien, Kader, commercial chez Buisson Immobilier, abonde dans le même sens: «Maintenant, je dois faire visiter une trentaine de fois avant de vendre un appartement, soupire-t-il. Les gens finissent par me dire: "Je préfère avoir une chambre en moins ou payer plus cher dans un autre quartier, mais que mes enfants soient en sécurité".»

> *«Le problème, ce n'est pas les migrants, mais cette concentration d'hommes. Regardez sur le trottoir en face, cet attroupement : que des hommes ! Parfois un peu drogués, un peu saouls»*
>
> *Lisa, gérante du Sohan Café*

Après le succès de leur pétition intitulée «Les femmes, espèce en voie de disparition au cœur de Paris», qui a recueilli plus de 20.000 signatures, les membres de l'association SOS La Chapelle se disent désormais «harcelés par des pro-

migrants», «dégoûtés par certaines récupérations politiques» et refusent de s'exprimer «avant les législatives». Reste que les signataires, elles, ne se privent pas de dénoncer les «insultes» dont elles se sentent victimes. «Je me suis désabonnée d'un magazine qui a publié un article niant notre vécu, affirme Camille, qui vient récupérer sa fillette à l'école polyvalente de la rue Pajol. Notre quartier n'est certes pas un coupe-gorge, mais il y a quelque temps encore, on devait marcher au milieu des déchets, des matelas, des odeurs d'urine et de vomi le matin pour amener ses enfants à l'école…»

«Plus une femme dans les cafés comme à La Royale», dénonçait la pétition. Aujourd'hui, derrière son comptoir, Nathalie, la jeune cogérante, a retrouvé le sourire: «La présence des policiers, plus le ramadan qui vient de commencer, ça calme les choses, lance-t-elle. Je vois davantage de femmes qui osent entrer.» À quelques dizaines de mètres de là, le Sohan Café, tenu par deux femmes, vient d'ouvrir, avec l'appui de la mairie du XVIIIe. «C'est bien les flics qui tournent, renchérit Lisa, la gérante. J'avoue que le soir à la fermeture, toute seule, je ne suis pas à l'aise… Le problème, ce n'est pas les migrants, mais cette concentration d'hommes. Regardez sur le trottoir en face, cet attroupement: que des hommes! Parfois un peu drogués, un peu saouls…

«Moi, je mets des jupes et je les emmerde !»

Malgré la nouvelle présence policière, le quartier est encore loin d'être redevenu «un lieu de mixité», «où il fera bon vivre», comme le souhaite Laurence. À la sortie du métro, les femmes, sacs en bandoulière, marchent d'un pas pressé, en regardant le sol. Hassima y attend, à 18 heures, sa fille de 17 ans: «Depuis qu'il y a les CRS, elle n'a plus à descendre à la station suivante, explique-t-elle. Mais je préfère venir la chercher.» Au salon La Chapelle Coiffure, on est accueilli d'un rébarbatif «On ne fait pas les femmes ici!», alors qu'une photo de femme sur l'enseigne le laissait pourtant supposer. Pour aller se faire épiler à l'institut de beauté indien Rose, «il faut être courageuse», admet une jeune cliente. C'est-à-dire «franchir un mur d'hommes» agglutinés devant l'épicerie du rez-de-chaussée, pas forcément prompts à laisser le passage, en tout cas pas sans avoir tenté «un frôlement» ou un «T'es

bonne, toi!».

«Il n’y a qu’à éviter certains coins», tempère une riveraine qui n’a «jamais été agressée». «Tenez votre sac et baissez les yeux.» **Sauf que d’autres en ont assez de baisser les yeux. «Moi, je mets des jupes et je les emmerde!», s’exclame Marie, quadragénaire. Qui vient de s’inscrire à un stage de self-défense pour femmes.**